

Marie Berchoud (dir.)
avec Blandine Rui & Claire Mallet

L'intime et l'apprendre
La question des langues vivantes

Marie Berchoud (dir.)
avec Blandine Rui & Claire Mallet

L'intime et l'apprendre
La question des langues vivantes

LOUIS PORCHER
Université de la Sorbonne nouvelle

Préface

À chacun sa langue

Dans l'université américaine où j'ai enseigné longtemps, le département des langues imposait à ses étudiants, quel que soit leur niveau d'apprentissage, un contrat drastique et léonin, signé par eux, et qui les contraignait à n'employer entre eux, à l'intérieur ou à l'extérieur du campus, que la langue étrangère qu'ils apprenaient. C'était rude et parfois cocasse. Une année, deux étudiants, un garçon et une fille, qui ne se connaissaient pas en arrivant, furent foudroyés d'emblée par un amour fou.

Ils se promenaient en se tenant par la main, se regardant et se souriant (en territoire américain, pas moyen d'aller au-delà en public). Ils sont vite devenus les mascottes de tout le campus. Après la dernière heure de cours du dernier jour du semestre, chacun redevenait libre de retrouver sa langue native : l'anglais. C'était, pour eux, un soulagement et une joie. Dès le lendemain, ils se sont rendus chez le directeur et lui ont dit, en larmes : « Nous avons découvert que nous ne nous aimions pas en anglais ».

Quelle plus flamboyante manière de dire qu'une langue est aussi une identité et une subjectivité ? Le malentendu est au cœur de toute communication langagière, même seulement interpersonnelle. « Dès qu'il y a langue, il y a métaphore ». Cette remarque d'Austin devrait constamment rester présente à l'esprit d'un didacticien. L'exactitude forcenée, qui permettrait qu'existe, entre deux langues, une traduction

juxtalinéaire, n'est qu'un rêve de technocrate, de mécanicien des langues alors que celles-ci restent toujours aussi des danseuses.

On se souvient que Bakhtine soulignait deux qualités constitutives de toute langue : elle est « immémoriale » et « carnavalesque ». Elle nous précède toujours et, par conséquent nous survivra. Elle nous traverse donc, nous baigne comme un liquide amniotique et, finalement, nous domine et nous impose ses lois imprévisibles. Elle est aussi carnavalesque, parce qu'en elle tout est possible, toutes les subversions, tous les débordements, toutes les abolitions d'interdits. Là encore elle nous transporte, nous bouleverse, nous jette cul par-dessus tête.

De multiples travaux ont désormais analysé comment et à quel point, les « mots de mort » étaient aussi la « mort des mots ». Beaucoup d'Allemands, dans leur for, se sont efforcés de conserver la langue qui les façonnaient sans succomber aux altérations que les Nazis infligeaient à celle-ci. Ils sont entrés en résistance silencieuse, pour et par la sauvegarde de la langue et, donc, de l'identité.

Certes, nous sommes entrés en une époque où apprendre une langue tend peu à peu à se réduire à maîtriser son côté instrumental, celui où il s'agit seulement de comprendre et de se faire comprendre. Bien entendu, c'est indispensable, mais il faut impérativement saisir qu'une langue ne saurait en aucun cas être réduite à cette capacité strictement fonctionnelle de communication utilitaire. La « transparence » du cher Récanati (étrangement relégué depuis qu'il enseigne en Amérique et ne publie qu'en anglais) est absolument nécessaire, mais « l'énonciation », comme il le dit lui-même, constitue la vérité de la langue.

François Jullien a bien montré que la langue chinoise et la langue française façonnent les modes de pensée de leurs indigènes, élaborent leurs représentations du monde, si bien qu'aucune correspondance point à point n'existe toute faite entre les deux. L'enseignement d'une langue étrangère consiste justement à élucider ces ajustements, à maîtriser ces différences. Toute didactique des langues est inéluctablement une didactique comparée.

Don Quichotte savait parfaitement que les moulins à vent n'étaient pas des moulins à vent. Mais c'était vers cet objectif qu'il conduisait son action, s'y impliquait, s'y engageait. Tel est l'enseignement d'une langue, tel est son apprentissage authentique. Tout apprenant, pour apprendre, doit être « *involved* » ; tout enseignant aussi, pour enseigner véritablement et efficacement.

C'est le long de ces chemins, apparemment ardu, mais qui sont, au contraire, profondément épanouissants, que Marie Berchoud, Blaindine Rui et Claire Mallet nous emmènent, derrière Bachelard et d'autres défenseurs du « gai-savoir ». Du rêve ? Peut-être bien. Mais comme on sait, « on ne pense bien que ce que l'on a d'abord rêvé ». Et d'ailleurs, pour suivre la voie magnifique tracée par Nizan, « tant que les hommes seront malheureux, ils rêveront la nuit ».

Enseignants, encore un effort pour marcher sur les sentiers du bonheur.